

# LA VALLEE DES LOUPS

---

## GÉNÉRIQUE

---

### Résumé

Jean-Michel Bertrand est un cinéaste passionné de nature. Il a grandi au cœur des Alpes, dans une vallée secrète et mystérieuse. Une nuit, alors qu'il tourne un documentaire sur l'aigle royal, il a l'intime conviction que le loup pourrait être de retour dans ces montagnes. Depuis, il n'a plus qu'une idée en tête : le trouver et le filmer dans son milieu naturel. Sa quête tourne vite à l'obsession. Pendant trois ans, au fil des saisons, il va partir sur les traces de cet animal aussi mystérieux qu'inaccessible, parcourir ce territoire secret et sauvage entre terre et ciel, bivouaquer en pleine montagne par tous les temps, sans relâche. Son périple est difficile, ponctué de doutes et d'imprévus. Mais à force de ruse, de patience et d'obstination, il parvient à remonter leur piste, jusqu'à l'instant magique et tant attendu de la rencontre. Durant des semaines, il va alors se fondre dans la nature pour les observer et partager un peu de leur intimité. De sa voix douce et rocailleuse, Jean-Michel Bertrand nous conte ses péripéties, nous parle de vie sauvage et de liberté. Bien plus qu'un documentaire sur le loup, ce film est l'histoire d'une quête personnelle haletante, qui prend parfois des allures de polar ou de film d'espionnage. C'est aussi une histoire de rencontre : celle d'un homme passionné, aventurier des temps modernes, avec un animal mythique qui peuple la « *forêt magique* » autant que les rêves d'enfants.

### Générique

**Auteur réalisateur :** Jean-Michel Bertrand

**Texte et voix off :** Jean-Michel Bertrand

**Image :** Jean-Michel Bertrand et Marie Amiguet

**Images additionnelles :** Frank Neveu

**Opérateurs drone :** Alexis De Favitski et David Martin

**Son :** Boris Jollivet

**Montage :** Laurence Buchmann

**Montage son :** Boris Jollivet

**Musique originale :** Armand Amar

**Photographe de plateau :** Bertrand Bodin

**Production :** MC4 Production (Jean-Pierre Bailly et Caroline Maret)

**Distribution :** Pathé Distribution

**Année de production :** 2016

**Date de sortie en France :** 4 janvier 2017

**Durée :** 90 minutes

Récompenses : primé au festival du film de Sarlat 2016 (Prix du jury jeunes)

# AUTOUR DU FILM

---

## Prologue : rencontre avec le film...

J'ai découvert *La Vallée des loups* un peu par hasard en mars 2017... J'étais à l'époque responsable éditoriale du guide de recommandations de films pour enfants Benshi.fr. Dans ce cadre, j'étais invitée au festival jeune public *Les Toiles filantes* au cinéma Jean Eustache à Pessac, près de Bordeaux, au titre de membre du jury de la compétition officielle. Alors que nous venions de passer une journée entière à regarder des films, à confronter nos points de vue, nos regards, nos avis, on nous invitait à assister à la projection d'un film hors compétition, qu'on me présentait comme un « *très beau documentaire sur les loups* ». Le film était sorti trois mois plus tôt au cinéma, mais je n'en avais jamais entendu parler. Je me laissais porter par le groupe et m'installais, fatiguée, dans la grande salle du cinéma. Une salle remplie d'enfants et de spectateurs de tous âges ; un public très familial. Je n'attendais pas grand-chose de cette projection. Mais dès les premières images du film, j'étais transportée au sommet d'un massif montagneux – les Alpes – dans des décors somptueux. J'étais embarquée... et durant 1 h 30, j'ai voyagé, respiré, oublié la fatigue et la salle derrière moi. Seules les réactions spontanées des enfants, leurs rires, leurs souffles coupés, me ramenaient au cinéma. Une fois le film terminé, le silence dans la salle traduisait toute l'émotion, la fascination et la magie qu'il venait d'opérer sur son public, et notamment sur son jeune public. Puis Jean-Michel Bertrand est apparu, le héros et réalisateur du film, celui-là même avec qui nous venions de passer 1 h 30, que l'on venait de suivre et qui venait de nous faire vivre une aventure aussi incroyable que majestueuse. La rencontre avec cet homme, simple, drôle et passionné était à la hauteur du film. L'échange était spontané, convivial, dynamique, les questions des enfants fusaient. Comment était-il possible d'approcher le loup de si près ? N'avait-il pas eu peur ? Nous poursuivions le voyage et la rencontre était complète : rencontre avec un film, avec un homme, avec la nature et un animal mythique, le loup.

De retour du festival, c'était décidé, j'allais partager cette découverte comme un petit trésor avec tous mes collègues, mes amis, les parents autour de moi, les enseignants et tous ceux que je croisais. Il fallait montrer ce film aux enfants !

Parce qu'il vous embarque sur les traces du loup comme sur la piste d'une chasse au trésor ; il ne vous lâche pas et réveille en chacun de nous les fantasmes d'enfants d'une quête mystérieuse, au cours de laquelle il faudra être rusé, courageux et obstiné. Parce qu'il s'agit d'un vrai film de cinéma, un documentaire de création avec de grandes qualités d'écriture, de mise en scène, de prises de vues, et qu'il flirte avec le film policier ou le film d'espionnage, là où on ne l'attendait pas. Parce que ce documentaire parle du loup, cet animal qui fait peur autant qu'il fascine, symbole d'une nature indomptable et souvent inquiétante. Parce qu'il le respecte, il le filme dans son habitat naturel, à l'état sauvage, à distance, et nous rappelle que notre méfiance et notre peur ne sont que les fruits de notre ignorance. Il faut apprendre à connaître le loup pour l'approcher, pour se faire accepter et qu'il devienne alors le passeur entre la « forêt magique » et nous...

## Jean-Michel Bertrand, cinéaste passionné de montagne // genèse du film

Jean-Michel Bertrand est un enfant du pays. Il est né en 1959 à Saint-Bonnet, dans les Hautes-Alpes, un petit village de la vallée du Champsaur, où sa famille est installée depuis des générations. Il grandit dans cette somptueuse vallée préservée, côtoie le petit peuple de la forêt et se passionne pour la vie sauvage. À 16 ans, il quitte les bancs de l'école pour filmer et photographier les animaux près de chez lui. Mais les hasards de la vie et des rencontres vont

rapidement le pousser aux quatre coins du monde pour réaliser des documentaires pour la télévision. Il devient « reporter globe-trotteur », expérience riche et fascinante, pourtant à chaque départ, la tristesse l'envahit. Le mal du pays. Partir loin de chez lui et de sa montagne est un déchirement. Mais il parcourt le monde et aiguise son regard : Haïti, Islande, Sibérie, Canada, Chine, Irlande... Pendant 25 ans, il vit des aventures humaines et professionnelles inoubliables. Jusqu'au dernier voyage en Mongolie, et sa rencontre avec un jeune berger dont le grand dénuement n'altérerait en rien son bonheur de vivre, d'être là, chez lui, tout simplement. Pour Jean-Michel Bertrand, c'est le déclic. Il rentre dans sa vallée sauvage et y pose définitivement ses valises. Il voulait faire des films sur les animaux, il s'est retrouvé à faire des documentaires de voyage qui devenaient des biens de consommation et de commercialisation. Il lui fallait revenir à ses racines et à ses rêves d'enfant, sans pour autant renier son amour des images et du cinéma. Il décide de filmer les aigles et de réaliser un film autoproduit pour le cinéma, comme il l'entendait. Commence alors une nouvelle aventure : pendant 5 ans, il suit la trace de l'aigle royal dans la vallée où il est né et où a été tourné ensuite *La Vallée des loups*. Il les guette, les filme, et réalise un documentaire très personnel qui connaîtra une discrète sortie au cinéma en 2010 : *Vertige d'une rencontre* (Rispe Production, MC4 Distribution, 2010). Comme une esquisse de *La Vallée des loups*...

Pendant le tournage de ce premier film, une nuit, il a une intuition : dans une vallée aussi préservée, aussi isolée et giboyeuse, il y a forcément des loups ! Ils étaient revenus en France par l'Italie à partir de 1992, alors pourquoi ne seraient-ils pas ici, au cœur de ce massif montagneux ? Il n'a plus qu'une idée en tête : filmer le vrai loup, le loup sauvage, cet animal mystérieux et inaccessible qui peuple les rêves et les cauchemars des enfants. Son intuition était devenue une obsession.

## À propos du film : extrait de conversation avec Jean-Michel Bertrand

Sur l'écriture et la réalisation du documentaire :

*« Au début, le plus difficile c'est qu'il faut vendre un rêve... Jean-Pierre Bailly, le producteur (MC4), m'a obligé à écrire 10-15 pages d'intention : ce que je voulais faire, ce que je voulais voir, montrer et raconter. Puis, il m'a demandé d'écrire des petites scènes pour structurer un peu le film. Du coup, j'ai commencé à construire un récit à partir de tout ce que j'avais vécu, au jour le jour. On peut vraiment dire que le film s'est écrit progressivement.*

*Il y a d'abord eu une première période d'immersion : un an et demi, au moins, seul dans la nature. Je restais à peu près une semaine au bivouac, puis je rentrais un jour ou deux à la maison pour recharger les batteries, me ravitailler, et je repartais. Je faisais le tour de mes caméras tous les 2-3 mois.*

*Au bout d'un an, un an et demi environ, Marie Amiguet, la cheffe opératrice, est venue m'aider, et les premières séquences ont commencé à s'écrire. Il a notamment fallu remettre en scène des tas de choses, sur la base du vécu : il y avait des séquences où je devais me filmer, mais tout seul, ça ne marchait pas. Nous devions également tourner les plans larges dans des endroits plus "connus", pour qu'on reconnaisse les "fausses" montagnes. C'était un moyen de brouiller les pistes et de garder la vallée secrète. Écrire ces petites séquences m'a permis de complètement visualiser mon histoire et de la découper. Ça nous a aussi permis de faire plein de plans de coupe, le dernier hiver et le dernier printemps.*

*Le film a donc été fait avec un nombre très réduit de personnes : Marie Amiguet, Franck Neveu, un cinéaste naturaliste des Hautes-Alpes à qui on a repris quelques images pour justement*

*brouiller les pistes, et les gars qui sont venus avec un drone pour faire quelques plans de coupe. Ils sont venus deux fois cinq jours : une fois en été, une fois en hiver.*

*Pour le son, Boris Jollivet est venu dans la dernière année et demie. Il venait une dizaine de jours tous les 2-3 mois. Mais même quand il n'était pas là, on avait du super matos pour prendre un maximum de son en direct. Tous les sons qu'on entend dans le film ont été enregistrés au bon endroit, à la bonne saison, à la bonne altitude, dans le bon biotope. Ce n'est pas simplement de l'illustration sonore, avec un petit cui-cui par-ci, un petit vent par-là, mais une approche véritablement naturaliste. »*

[Propos recueillis en juin 2017 par Nadège Roulet pour le site Benshi]

## **Autour du loup, entre mythe et réalité**

### **La peur du loup : pourquoi il fascine et effraie ?**

Qui a peur du grand méchant loup ? En tout cas, pas Jean-Michel Bertrand ! Pendant 3 ans, il s'est fondu dans le paysage pour l'observer dans sa vie quotidienne ; il a pénétré son intimité et a appris à le connaître. Si, dans notre culture et dans l'inconscient collectif, le loup est un prédateur sanguinaire, pour lui il est simplement le trait d'union entre le monde sauvage et nous. Jean-Michel Bertrand, dans le film, nous rappelle à quel point le loup est proche de l'homme dans son mode de vie et sa structure sociale très sophistiquée, ce qui en fait un redoutable concurrent à éliminer.

Pourtant, les rapports qu'entretient l'homme avec le loup n'ont pas toujours été aussi haineux qu'ils le sont aujourd'hui, et ils remontent à très longtemps. En témoignent les peintures rupestres sur les murs des cavernes. À l'époque de la préhistoire, l'homme chassait aux côtés du loup et s'en est beaucoup inspiré. Mais la rivalité entre ces deux prédateurs est née quand l'homme a commencé à se sédentariser et à « stocker » le gibier pour faire de l'élevage. Le loup est alors devenu un ennemi qui, en s'attaquant à un troupeau domestiqué, convoitait désormais une « propriété privée ». Cette fracture va être à l'origine de tous les fantasmes et légendes les plus sombres, qui alimenteront ensuite l'imaginaire collectif par le biais des histoires, des contes ou de ses représentations picturales (Cf. [Promenades pédagogiques : la figure du loup](#)). Il est devenu le symbole de la sauvagerie, du monstre dévoreur, cristallisant ainsi toutes les peurs. Chez l'enfant, il incarne la peur de la séparation – des parents –, mais aussi la peur de l'inconnu (souvent liées à l'acquisition de l'autonomie), du noir, car le loup est aussi assimilé à la forêt sombre et inquiétante, où l'on se perd...

À ces peurs, que l'on pourrait considérer comme irrationnelles, viennent s'ajouter des peurs rationnelles liées à ses attributs : des canines pointues longues de 4 centimètres et aiguisées comme des lames, sa taille – même si elle a souvent été exagérée dans les contes et légendes –, ses yeux brillants, mais également sa discrétion et son flair exceptionnels ou son aptitude à la course (il peut parcourir des centaines de kilomètres en quelques jours). Le loup est un véritable prédateur, parfois appelé « super-prédateur », au sommet de la pyramide alimentaire... comme l'homme !

Pas étonnant alors que la peur du loup se soit aussi durablement installée dans l'imaginaire, et plus particulièrement chez les enfants. Le loup est devenu une figure mythique qui peuple les albums de littérature jeunesse, les contes, les comptines, les films et les dessins animés. Mais cette peur, chez les plus jeunes, est aussi bénéfique. Comme en témoigne le célèbre psychanalyste britannique Donald Winnicott, spécialiste du développement de l'enfant, avoir peur signifie que

l'enfant est en bonne santé et se développe correctement : « *Un enfant qui n'a pas l'air effrayé par l'orage dans les rues de Londres n'est pas normal. Peur du noir, peur des fantômes, peur du monstre caché sous le lit : tous les petits, ceux âgés de 4 à 7 ans, grandissent avec la peur du loup, l'angoisse symbolique de se retrouver broyés, avalés, morcelés.* »

Dans *La Vallée des loups*, la nature même de l'animal apporte à la quête de Jean-Michel Bertrand une dimension particulière.

## **Le retour du loup**

Depuis très longtemps, le loup est un animal qui inquiète et qui dérange. Décrit comme une « vilaine bête », « dangereux et sanguinaire », il a toujours alimenté les récits et histoires populaires qui ont permis de forger cette peur collective du loup qui n'a depuis cessé de se transmettre. Et parce qu'il fait peur, ce super-prédateur suscite la haine.

EN France, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (après la Révolution française) aux années 30, les loups ont été traqués et exterminés jusqu'à la disparition totale de l'espèce sur notre territoire. Un massacre largement organisé par l'État qui offrait une récompense à tous ceux qui ramenaient une dépouille de loup (les oreilles ou la queue). Mais cet État exterminateur s'est finalement transformé en État protecteur. Aujourd'hui, le loup gris (*canis lupus*) est protégé par la loi, et notamment par la [convention de Berne relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe](#), signée le 19 septembre 1979. Ce traité a été ratifié par la France le 26 avril 1990 et est entré en vigueur le 1<sup>er</sup> août 1990. Grâce à ce texte, le loup est « *strictement protégé* » et possède le « *droit d'exister à l'état sauvage* ». L'arrêté du 7 juin 2010 prévoit cependant d'accorder des dérogations aux préfets sous certaines conditions. Chaque année, un quota de loups pouvant être tués est plafonné par l'État français. Ce dernier est passé de quarante-trois loups en 2018 à une centaine de loups en 2019.

Cette protection légale et l'augmentation de la superficie des espaces boisés et la reforestation ont permis aux loups de revenir progressivement en France, depuis l'Italie en passant par les Alpes, et de réinvestir les territoires dont ils avaient été chassés. C'est en novembre 1992 qu'on repère sa présence pour la première fois dans le parc national du Mercantour (Alpes-Maritimes). Toutefois, il semblerait qu'il ait été présent depuis la fin des années 70, mais que par crainte d'une panique générale, cette découverte ait été maintenue secrète pendant quelques années.

Aujourd'hui, le loup continue à gagner du terrain et à s'installer un peu partout sur le territoire français, ravivant de plus belle les polémiques et le débat passionné entre « pro » et « anti » loups, entre agriculteurs et défenseurs de la nature. Si la cohabitation entre l'homme et le loup semble possible, elle n'en reste pas moins compliquée et pose un certain nombre de questions que Jean-Michel Bertrand résume très bien : « *Est-ce que vous dites que vous êtes pro ou anti-orage ? Le loup est là, c'est une réalité et les solutions pour cohabiter avec lui existent. Le problème, c'est de savoir ce qu'on veut comme nature : une nature gérée par l'homme, ou une vraie nature sauvage que l'on respecterait.* »

# LE POINT DE VUE DE L'AUTEUR

---

## Histoire d'une rencontre

S'il ne fait pas de doute que *La Vallée des loups* appartient à la famille des documentaires, il est beaucoup moins évident de le qualifier précisément. À l'évocation de son titre, on pourrait facilement penser qu'il s'inscrit dans cette grande école du film sur la nature ou « film d'environnement » dont Yann Arthus-Bertrand (1) ou Jacques Perrin (2) sont les dignes représentants. Ou bien, partant du fait qu'il soit question de loup, on serait aussi tenté de le ranger dans la catégorie des « documentaires animaliers ». Pourtant, il n'en est rien. Sa démarche est très différente à bien des égards. La plupart des documentaires animaliers tentent d'approcher les animaux au plus près grâce à des solutions techniques et technologiques de pointe, afin de produire des images spectaculaires et époustouflantes. Il n'est pas rare non plus de vouloir les anthropomorphiser en leur prêtant des émotions, des sentiments ou diverses intentions, ou encore en y accolant des commentaires lénifiants. À l'opposé de tous ces partis pris de réalisation, Jean-Michel Bertrand revendique un cinéma authentique, sans tricher, qui ne soit pas didactique ou pédagogique. Pour lui, filmer des animaux sauvages en captivité dans des réserves ou des espaces protégés n'a pas de sens. Cela nécessite au contraire beaucoup de patience et d'humilité, et autant de passion et d'obstination.

Si on s'imaginait côtoyer des loups pendant 1 h 30, on est donc bien loin du compte. Car le film ne parle pas tant du loup, que de la quête de ce dernier. Jean-Michel Bertrand nous raconte son cheminement sur un territoire immense et sauvage. Il partage avec le spectateur une aventure humaine et artistique extraordinaire, une histoire de rencontre. Car *La Vallée des loups* est une quête très personnelle sur la terre de ses ancêtres, qui fait sans doute résonner toute une partie de son enfance et de son inconscient : la fascination pour cet animal mythique et mystérieux qui peuplait son imaginaire, l'appel de la forêt qui l'a vu grandir, sa « *forêt magique* » comme il l'appelle. La forêt de son enfance, qui devient ici le terrain de jeu du cinéaste, le vaste territoire de la quête, inspirant, inquiétant, envoûtant.

## Un pari fou...

À l'origine de ce film singulier, il y a d'abord un pari insensé. Celui de réaliser un film sur un animal que l'on n'est pas sûr de rencontrer, autrement dit, celui de filmer l'invisible. Le loup devient alors un personnage à part entière, un personnage « fantôme » dont chaque apparition nous tient en haleine. La seule évocation de son nom suscite peur et fascination. Sans le voir, on le devine, on repère sa présence aux traces de pas ou aux crottes laissées sur son passage.

*La Vallée des loups* est un véritable geste artistique qui se joue de la frontière entre documentaire et fiction. À partir d'expériences réelles, vécues, Jean-Michel Bertrand écrit et met en scène son enquête. Il s'amuse avec tous les artifices du cinéma pour faire de sa quête un récit puissant, allant de la fable philosophique au film d'espionnage, teinté d'écologie.

Il va jusqu'à placer le cinéma au cœur de son film. Parce que l'objet de sa quête consiste à filmer le loup, le dispositif cinématographique (caméra sur pied, retour vidéo, etc.) fait partie intégrante du film. On se familiarise avec, on éprouve son poids sur les pentes, sa fragilité lors d'une tempête, son encombrement quand il faut redescendre plusieurs fois pour aller chercher tout le matériel et le

monter au bivouac. Les caméras automatiques qu'il installe et relève pendant une bonne partie du film font elles aussi partie de ce dispositif, servant de ressort narratif au récit.

Le film se construit ainsi à partir de différents « types » d'images : celles captées par les caméras automatiques ; celles qu'il a enregistrées seul au bivouac ; les vues aériennes filmées au drone à la fin du tournage (dans une autre vallée pour brouiller les pistes) ; les images dites « additionnelles » qui ont été réalisées par une tierce personne, Franck Neveu, naturaliste et photographe de la région ; mais également les images « mises en scène », écrites. Concernant ces dernières, Jean-Michel Bertrand parle de « *remettre en scène des événements, des situations ou des actions, qui se sont réellement produits* ». C'est le cas notamment de la séquence où il aperçoit pour la première fois un loup (3). Alors qu'il est en train d'uriner dans la nature, il sent une présence derrière lui, se retourne, c'est un loup. Grâce à un petit jeu de champ-contrechamp (4) qui consiste à montrer successivement le point de vue de deux personnages qui se font face (le point de vue de Jean-Michel puis celui du loup), on aperçoit la stupeur sur le visage du cinéaste. En rejouant cette scène, il a volontairement appuyé la gestuelle et placé sa main sur sa bouche pour souligner l'émotion et la gravité de cet événement, qui marque un tournant aussi bien dans sa quête que dans le film. Bien qu'elles ne soient pas rares dans la création documentaire et qu'elles respectent le réel, ces séquences « jouées » se rapprochent intimement du dispositif propre à la fiction, avec une écriture, une mise en scène, un jeu d'acteur. Elles constituent en quelque sorte le point de rencontre entre les œuvres que l'on considère comme documentaires et celles que l'on appelle traditionnellement « fiction » parce qu'elles racontent une histoire (même s'il s'agit d'une histoire vraie). Ici, on parle d'un film dont la matière première est le réel et dont l'écriture a été dictée par les événements et les éléments, au gré du temps et de longues heures d'attente.

Dans un premier temps, Jean-Michel Bertrand a passé une année seul à bivouaquer par tous les temps, à explorer la vallée, à observer, écouter, repérer des indices. Il a commencé à filmer, avec du matériel léger et mobile, la nature, les traces dans la neige, les premiers indices. À partir de là, il va changer de stratégie, commencer à poser ses caméras automatiques aux endroits qui lui semblent favorables. Et c'est aussi le moment où il va commencer à écrire le film. Où il va se nourrir de ses longues heures d'exploration et d'attente, de doutes et d'excitation, pour construire le récit de sa quête.

## Une quête personnelle sous forme de voyage initiatique

Car il s'agit bien là d'une quête qui, même si elle réveille en chacun de nous beaucoup d'émotions et de sentiments inconscients, reste très personnelle. Dès la séquence d'ouverture, le cinéaste nous invite à entrer dans son film comme on entre dans un conte. Il est installé près d'un feu de camp sur un piton rocheux, un petit carnet en cuir à la main, et s'apprête à nous confier son histoire qui s'est déroulée « *trois ans plus tôt...* » Il s'agit donc ici d'un *flash-back*, procédé cinématographique consistant à remonter le temps et opérer un retour en arrière.

Cette histoire, elle nous est racontée sur le ton de la confidence. Jean-Michel Bertrand, de sa voix chaude et rocailleuse, nous explique en voix off comment ce rêve d'enfant, ce pari insensé, a pu devenir l'objet de sa quête et le sujet de son documentaire. Tout au long du film, il nous contera ses péripéties, nous fera part de ses doutes, de ses intuitions, des différentes émotions qui le traversent. Il partagera avec nous son quotidien au bivouac et sur les sentiers montagneux. Dès les premières minutes, une proximité s'installe. Le ton est donné : dans ce film, il sera question de nature, de poésie, d'immensité, de liberté, de rencontre et de loups.

Le petit carnet en cuir que l'on découvrait dans la séquence d'introduction deviendra un fil rouge qui ouvre et ferme le film. Jean-Michel Bertrand ne le quitte pas. Il y dessine les plans des endroits qu'il traverse, y note les points stratégiques où les loups seraient susceptibles de passer.

Dans les longs moments de solitude, la nuit ou aux heures où les loups ne bougent pas, il écrit pour partager son quotidien, ses sentiments, son ressenti. Le carnet comble sa solitude et recueille ses humeurs ; il accueille les nombreuses émotions qui l'envahissent. Le film est construit sur le mode du « journal de bord », le journal d'une quête très personnelle au cœur du monde sauvage.

On accepte sans trop de difficulté de le suivre dans des paysages majestueux et, en le suivant, on découvre un homme généreux, bon vivant (parfois un peu grossier), un alpiniste averti et un cinéaste passionné, obsédé par sa quête. Jean-Michel Bertrand est un personnage de cinéma plus qu'un simple protagoniste. Il se met en scène, se filme en train de filmer, exagère son « personnage », nous raconte son histoire en voix off. On ne peut qu'être séduit par la sincérité de son geste et toute la force qu'il y met. Et comme les plus beaux personnages de l'histoire du cinéma, on rencontre un homme qui, au fil de son voyage, évolue, change, grandit. En cela, *La Vallée des loups* est aussi un documentaire initiatique.

## Un documentaire aux allures de film d'espionnage : enquête au cœur du monde sauvage

Jean-Michel Bertrand va encore plus loin dans l'écriture de son récit. Pour donner à sa quête des allures de chasse au trésor, il va jusqu'à convoquer le cinéma de genre, et plus précisément le film d'espionnage ou le film policier. Il enquête, cherche des traces (l'hiver est son allié car les traces de pas sont plus visibles dans la neige), des indices (une carcasse de sanglier), des preuves de la présence du loup (une crotte). Il fait des déductions, se trompe, continue à chercher. Comme un policier en planque dans sa voiture, il passe de longues heures à attendre un indice, un signe, un mouvement, tapi dans son affût.

Après la première rencontre avec le loup, le premier face-à-face, il change de stratégie et passe à l'action. La deuxième partie du film s'ouvre ainsi sur un plan large dans un pré : Jean-Michel prépare et teste de petites caméras qui se déclenchent automatiquement et sont capables de détecter des mouvements de jour comme de nuit. Il est prêt et part les installer « un peu au feeling » dans la forêt. Comme l'agent secret qui dissimule son dispositif de surveillance, Jean-Michel installe ses petites caméras sur le tronc des arbres, le long des chemins. À partir de là, la musique change de registre et le rythme des plans s'accélère, leur nombre aussi. La répétition des plans où on le voit installer ses caméras, vérifier leur positionnement, les régler, souligne l'ampleur du travail accompli. Pour espérer détecter une trace du loup, il doit couvrir un territoire le plus vaste possible. La musique, dont les sonorités rappellent certaines bandes originales de films policiers, souligne elle aussi ce suspense naissant : les loups sont-ils là ? Arriverons-nous à les voir ?

Ce dispositif, qui impose de venir relever les images régulièrement (et changer les piles !), va devenir un des motifs récurrents du film, qui tient le spectateur en haleine. Inlassablement, à dos de cheval ou à skis de randonnée, Jean-Michel vient récupérer les fruits de sa pêche. Ces images volées à la nuit nous permettent de découvrir la faune grouillante qui peuple la forêt. Une faune bien organisée, où chacun semble avoir sa place, et qui ne manque pas de nous faire sourire ou de nous surprendre. Elles donnent notamment lieu à un ballet extraordinaire autour d'une crotte de loup. Les animaux se succèdent pour venir renifler cette crotte. Certains urinent à leur tour au même endroit, d'autres passent leur chemin, et d'autres encore finissent par la manger. À chaque relevé, on espère avec lui l'apparition d'un loup. Et quand ces moments arrivent, on jubile avec lui. Une grande partie du film repose sur ce dispositif de caméras automatiques qui maintient le spectateur en alerte.

## Filmer l'attente et le temps qui passe

Au cours de son enquête, quand il ne parcourt pas la vallée pour poser et relever ses caméras, Jean-Michel Bertrand passe des semaines entières au bivouac à guetter l'apparition d'un loup. Il passe de longues heures à attendre, sans fermer l'œil ni quitter du regard sa lunette télescopique ou le retour vidéo de sa caméra. Plongé dans une solitude éprouvante, il se retrouve face à lui-même, face à ses rêves et son projet fou, en proie au doute et à la peur de l'échec.

Progressivement, il perd la notion du temps et accueille ce « rien » qui le rend un peu plus perméable à tous les mystères du monde. Notons d'ailleurs le titre du chapitre qu'il est en train de lire au bivouac – « l'ennui » (5) – et la très belle citation de Cioran qui suit : « *Dans l'ennui, le temps se détache de l'existence et nous devient extérieur* », qui renvoie directement à sa propre expérience. Son voyage prend soudain des allures philosophiques. Ces longues heures d'attente et d'ennui vont jusqu'à le plonger dans une sorte d'état second, proche d'un état transcendantal. Il semble s'élever pour ne faire plus qu'un avec la nature. En témoigne la très belle scène où Jean-Michel, assis sous sa tente, met ses écouteurs et se met à danser. On commence par entendre la musique qui s'échappe de ses écouteurs, puis soudain celle-ci envahit tout l'espace. C'est une musique moderne et rythmée - *Heal Tomorrow* des Naive New Beaters -, en rupture totale avec l'environnement et l'ambiance. À la fin du morceau, la caméra filme l'affût en plongée (vue du dessus) et s'élève dans le ciel en tournant sur elle-même de plus en plus rapidement. Cet effet provoque une sensation de tournis, de vertige, d'élévation, qui traduit parfaitement l'état d'esprit de notre aventurier à ce moment précis.

Un des défis majeurs dans la réalisation de ce documentaire était d'arriver à filmer le temps qui passe, filmer le « rien » et l'attente. Ces longs moments où, avec Jean-Michel Bertrand, on désespère de voir un loup apparaître, où il ne se passe pas grand-chose ; ces interminables journées au bivouac, coincé dans un espace extrêmement réduit, dans des conditions climatiques souvent difficiles (dans le froid, le vent ou la neige, sous la pluie ou la grêle). Pour rendre compte de la trivialité de son campement et de l'étroitesse des lieux, Jean-Michel Bertrand a recours à une succession de très gros plans, tantôt sur son visage, tantôt sur ses pieds, sur une main posée sur la poignée de la caméra, une tasse fumante... Ces nombreux plans très serrés donnent une sensation d'enfermement et parfois même d'oppression. Le spectateur a l'impression d'être coincé avec Jean-Michel dans l'affût. Il n'est pas rare non plus, pour accentuer cet effet, qu'il utilise la technique du cadre dans le cadre, qui consiste à filmer un sujet à travers une porte, une fenêtre ou un enchevêtrement de lignes. Ici, c'est souvent une branche qui vient barrer l'image au premier plan et met ainsi en valeur le sujet au second plan. On observe également certains plans « décadrés », comme si la caméra avait été posée de travers dans un coin de l'affût, donnant lieu alors à des angles de vue aussi graphiques que surprenants. Encore une fois, ces partis pris visuels soulignent la sensation d'exiguïté du lieu, rendant encore plus éprouvantes les longues heures d'attente.

Le temps qui passe est également illustré par la présence récurrente des animaux – chevreuils, bouquetins, marmottes, sangliers... – et des paysages qui l'entourent. Les minutes s'égrènent, la nature se transforme au gré des saisons et du ciel, mais son impérieuse présence reste constante. Ainsi se succèdent les plans de la montagne, du ciel et de la vallée, les plans sur le petit peuple de la forêt qui poursuit inexorablement le cours de sa vie, et les plans sur cet observateur silencieux, à l'affût lui aussi.

La scène où la louve surgit devant l'écran de sa caméra et qu'il la filme pour la première fois (6) agit presque comme un révélateur de ces longues heures d'attentes. L'émotion ressentie au moment de la « rencontre » est à la hauteur de tout ce temps passé. En un instant, le vide se remplit. Sa main tremble (et par conséquent l'image aussi), sa respiration s'accélère, les émotions

se bousculent. La musique vient renforcer un peu plus la tension suscitée par l'apparition de la louve.

## Une histoire au fil du temps et des saisons : un hymne au vivant

Entre l'exploration de la vallée, la surveillance à l'aide des caméras automatiques, les longs mois d'attente au bivouac, jusqu'à la rencontre avec les loups, il se sera écoulé trois ans. Quoi de mieux pour rendre compte du temps passé entre le début et la fin de son voyage que la nature elle-même ? Celle-ci change de robe à chaque saison : rouge orangé en automne, blanche en hiver, fleurie au printemps et bleu-vert en été. Chaque changement de saison est signifié par des plans de paysages grandioses, souvent en vues aériennes filmées au drone. Comme des respirations poétiques ou des battements de cœur, ces petits interludes paysagés donnent le tempo du film : ils permettent d'une part de se situer dans le temps, de repérer le nombre de mois ou d'années déjà écoulés, mais ils interviennent également à chaque changement de séquence.

Comme pour les saisons, les différents moments de la journée sont également suggérés par les paysages et le ciel : le coucher de soleil, le petit matin... En un plan sur les arbres et le soleil qui scintille à travers les gouttes qui perlent sur les branches, nous savons qu'une averse vient de se terminer. La neige balayée par le vent sur les pentes montagneuses, et nous comprenons qu'une tempête arrive.

Le film, comme l'aventure de Jean-Michel, se déroule au fil des saisons et des paysages changeants. À chaque instant, il doit s'adapter aux conditions climatiques. Il vit au rythme de la montagne, comme les animaux qui l'entourent, et profite de ce qu'elle a à lui offrir : il attend l'hiver pour repérer des traces dans la neige ; au printemps, il fait de la cueillette des morilles un rituel presque sacré. Il se met au diapason de la nature, se cale sur ses battements de cœur. Pour approcher au plus près du loup et espérer croiser son regard, le cinéaste a dû avancer sur son territoire, une vallée secrète et préservée, où l'homme ne pénètre habituellement pas. Pour signifier sa présence et se faire accepter par le petit peuple de la forêt, il a cherché à se fondre dans le paysage en se déplaçant à heures fixes (de 10h à 17h) et en empruntant toujours les mêmes chemins pour ne pas les surprendre ; en laissant quelques pipis régulièrement sur son parcours, toujours aux mêmes endroits ; en ne faisant jamais de feu, même dans les conditions météorologiques les plus rudes ; et en utilisant du matériel de camouflage et des branches pour monter son affût. À force de rigueur et de discrétion, Jean-Michel finit par ne faire plus qu'un avec la nature. Il l'observe, il l'écoute, il apprend et se rend perméable à ses signes, à ses palpitations : il est attentif au langage des corbeaux, au brouillard qui paraît-il fait bouger les loups, aux tétines de la louve qui signifient qu'elle vient de mettre bas, ou au passage des louveteaux qui indique la présence de la tanière non loin. Au bout d'un moment, comme il le fait remarquer alors qu'il vient de repérer des traces de loup sur ses anciennes traces, c'est le loup qui finit par marcher dans ses pas et non l'inverse.

Alors même que la présence du loup prend des allures un peu fantomatiques – ses apparitions sont rares et se déroulent principalement à travers le prisme de l'écran de la caméra automatique – le cinéaste réussi à créer une sorte de dialogue muet avec l'animal : lorsque l'on découvre sur les images de la caméra automatique que le loup a uriné à l'endroit précis où Jean-Michel Bertrand venait lui-même faire pipi, ou encore le moment où, grâce à la magie du montage, on a l'impression que le loup regarde Jean-Michel dormir. Le loup avance sur le chemin, s'arrête et tourne la tête vers la gauche. Dans le plan suivant qui semble suggérer ce que regarde le loup, on découvre le cinéaste endormi dans son duvet. Quelle ne sera pas sa surprise au réveil quand il découvrira les images des loups qui sont passés sur le chemin juste au-dessus de lui. On peut également noter les très belles séquences de face-à-face avec le loup, que ce soit la première fois de manière totalement inattendue, ou plus tard, lorsque la louve le regarde fixement. Ces deux

séquences constituent deux très beaux exemples de champ-contrechamp, un procédé cinématographique fréquemment utilisé en montage, qui consiste à créer un dialogue entre deux personnages grâce à une alternance de plans sur l'une et sur l'autre personne (7). Ce dialogue avec les animaux ne se limite d'ailleurs pas au loup. Comment ne pas citer la scène aussi drôle que touchante où Jean-Michel et la petite chouette chevêchette semblent se prêter à un petit jeu de cache-cache. Derrière la naïveté et le charme de cette scène se jouent finalement bien plus de choses. C'est la proximité que le cinéaste a installée entre la nature et lui qui surgit à travers cet amusant champ-contrechamp. La petite chouette, comme tous les autres animaux de la vallée – « *le petit peuple discret de la forêt* », comme l'appelle Jean-Michel Bertrand – sont les personnages secondaires de ce film, dont le traitement s'apparente au naturalisme. Ils sont omniprésents au fil des saisons. Leur présence rassurante accompagne Jean-Michel Bertrand dans sa quête tout au long de son voyage.

Notons également l'importance de la musique pour magnifier cette nature. Elle est signée Armand Amar, célèbre compositeur de musiques de films, habitué à travailler sur des films centrés sur la nature et les animaux. Il a notamment composé la bande originale des films de Nicolas Vanier (*L'Odyssée sauvage, Belle et Sébastien*) ou de Yann Arthus-Bertrand (*Home, La Terre vue du ciel, Human, Planète océan*). Pour *La Vallée des loups*, il a cherché à retranscrire la quête de Jean-Michel Bertrand en articulant sa composition autour des trois « personnages » principaux du film : la nature, les loups et le cinéaste. Pour se faire, il s'est tourné vers les musiques traditionnelles qui, selon lui, ont un rapport direct avec l'émotion. Il a donc fait appel à six chanteurs et instrumentistes venus des quatre coins du monde pour créer un univers indéfinissable et donner à cette quête un caractère universel. Plus que le lieu où elle se déroule, c'est bien l'essence de cette quête qui importe ; le chemin parcouru pour arriver au bout. La musique entre en résonance avec les moments clés de la quête : un orchestre classique sublime les décors époustouflants ; une musique pastorale accompagne la découverte des images d'animaux captées par les caméras automatiques ; des mélodies simples et envoûtantes illustrent les moments intimes partagés avec le loup. La musique transcende les émotions, marque les doutes ou l'excitation, et rythme le récit.

Son amour et son admiration pour la nature, les loups et le monde sauvage se traduit aussi par des choix et des partis pris narratifs très forts. De la même manière qu'il s'interdira d'approcher la tanière et de révéler son emplacement pour préserver la meute et garder sa vallée secrète, certaines images – notamment celles filmées au drone –, ont été tournées après-coup dans une autre région. Une manière astucieuse de tromper le spectateur et de brouiller les pistes.

## La fin du voyage

Après avoir passé plusieurs jours en compagnie de la meute, à la filmer, à observer son fonctionnement et partager un peu de son intimité, Jean-Michel Bertrand referme son voyage dans un ultime geste empreint de respect et de générosité. Les loups ne doivent pas s'habituer à la présence de l'homme, mais au contraire rester sur leur garde. Donc pour ne pas les rendre vulnérables et ne pas les leurrer, il décide de partir. Rester plus longtemps à leurs côtés serait une erreur et pourrait les mettre en danger. À travers ce geste chargé d'émotion, le cinéaste n'oublie pas la fragilité de cette rencontre, et la difficile cohabitation des hommes et des loups. Il ne cache pas sa tristesse, mais de cette quête, il ressortira grandi, transformé par la puissance de cette rencontre. Jean-Michel Bertrand n'est plus le même homme : « *Les loups m'ont fait grandir, et je réalise aujourd'hui que l'aventure incroyable que j'ai pu vivre à leurs côtés n'est pas du tout un aboutissement ou une fin, mais au contraire, un début... Le début d'un chemin, d'un questionnement, une quête naturaliste et philosophique qui me conduira encore plus près des mystères du monde sauvage.* »

Le film se termine à l'endroit même où il avait commencé : on retrouve Jean-Michel Bertrand au coin du feu sur le piton rocheux. Il referme et pose son carnet. L'histoire est terminée mais sa quête, elle, ne fait que commencer. Juste après la sortie de *La Vallée des loups*, en 2017, le cinéaste passionné est reparti sur les routes jusqu'aux limites du monde sauvage – celles imposées par l'homme – pour suivre les loups solitaires et comprendre leurs déplacements. Il en a rapporté un nouveau documentaire, sorti en janvier 2020, *Marche avec les loups*, comme le prolongement d'une expérience profondément bouleversante.

1. La Terre vue du ciel (2004), Home (2009), Planète océan (2012), Terra (2015).
2. Le Peuple migrateur (2001), Océans (2010), Les Saisons (2016).
3. Séquence 8 [16.33 – 17.52]
4. Cf. Promenade pédagogique « Le champ-contrechamp »
5. Extrait du recueil de nouvelles de Sylvain Tesson, *S'abandonner à vivre*. Paris, Gallimard, 2014
6. Cf. Analyse de séquence
7. Cf. Promenades pédagogiques « Le champ-contrechamp »

# DÉROULANT

---

## Séquence 1 | Prologue

[00.00 – 02.10]

Générique (lettres blanches sur fond noir) entrecoupé d'images de forêt et d'arbres. En off, on entend une respiration et de la musique. On découvre des pieds marchant dans la montagne, puis une main s'appêtant à allumer un feu. Un homme – Jean-Michel Bertrand – s'étend près du feu, un petit carnet en cuir à la main.

[02.11 – 06.49]

« *Trois ans plus tôt* »... On survole un massif montagneux. La voix off de Jean-Michel nous raconte qu'il est né ici et qu'enfant, il rêvait de voir l'aigle. On l'aperçoit, marchant sur la crête vertigineuse d'une montagne. Il installe une lunette télescopique sur un piton rocheux surplombant la vallée et observe des aigles dans un nid, de l'autre côté. Il installe son sac de couchage et s'appête à bivouaquer sur ce pic rocheux, au bord de la falaise. En voix off, il nous raconte qu'il y a 25 ans, un nouveau rêve est arrivé d'Italie. Ce nouveau mythe sauvage, c'est le loup, qui reconquiert progressivement les anciens territoires dont il avait été impitoyablement éliminé. Depuis quelque temps, une intuition l'obsède : et si les loups revenaient ici, dans cette vallée secrète et préservée ?

[06.50 – 08.10]

Lever de soleil sur la vallée. On retrouve Jean-Michel au petit matin dans son bivouac, prenant son petit déjeuner. Sur son piton rocheux, il réalise un croquis de cette magnifique vallée inhabitée et protégée par les falaises. Il prend conscience qu'y chercher le loup revient à chercher une aiguille dans une botte de foin, qu'il va devoir échafauder des stratégies, chercher des indices, et qu'il lui faudra aussi... de la chance !

## Séquence 2 | L'exploration de la vallée

[08.11 – 10.52]

Images de la montagne, d'animaux sauvages (marmottes, bouquetins...). Jean-Michel Bertrand chemine dans la vallée, dans la forêt, bâton de marche à la main et sac sur le dos. Il retrouve un abri de fortune, une sorte de cabane où il aimait se réfugier lorsqu'il était enfant, et où viennent désormais son fils et ses copains. Il continue à réaliser des croquis du paysage autour de lui dans son petit carnet.

En voix off, il nous parle de cette forêt magique « *à la Tolkien* », « *la forêt de l'enfance* », et du loup perçu par certains comme le diable, « *une vilaine bête* », mais qui représente pour lui un retour dans l'enfance, celui qui enrichit ses rêves.

[10.53 – 11.52]

Jean-Michel est emmitouflé dans son sac de couchage ; on aperçoit seulement un œil. Il est réveillé par une chouette chevêchette, qui ne vit que dans des endroits reculés et ne connaît pas les hommes. Elle n'a pas peur, elle est curieuse ; il la surnomme « *sa petite chouette poétique* ». Ils se regardent et jouent à un petit jeu de cache-cache. « *Le petit peuple discret de la forêt magique commence à se montrer* ».

[11.53 – 14.10]

Jean-Michel marche dans la forêt. La caméra survole la vallée, le suit sur les chemins escarpés. Il trouve des pelotes pleines de plumes et de petits os, réjection d'une chouette de Tengmalm, un peu plus grande que la chouette chevêchette mais toute aussi curieuse et peu farouche. On découvre cette chouette aux yeux jaunes et au regard perçant. Sur son chemin, un peu plus loin, il découvre d'autres déjections animales. Il les sent, les inspecte et y trouve de petits fragments d'os. Il pourrait s'agir de crottes de loups. Il les laisse sur place et continue son chemin.

[14.11 – 16.32]

Après la découverte d'un indice aussi saisissant, il décide de s'arrêter et d'installer son bivouac. Armé de sa lunette télescopique et d'un fauteuil pliable, il observe la vallée, déterminé à ne rien lâcher jusqu'à la nuit. Mais le brouillard commence à descendre sur la vallée et à boucher la vue. Il paraît que les loups bougent quand le brouillard s'installe... Puis le temps se gâte sérieusement : le vent se lève, la pluie se met à tomber. Il retourne alors au bivouac mettre son matériel à l'abri et se réfugier dans sa tente. L'orage se met à gronder.

[16.33 – 17.52]

La pluie s'est arrêtée. Jean-Michel sort de sa tente. Il urine en pleine nature, non loin de son campement de fortune, se retourne et aperçoit, au loin, un loup. Par un jeu de champ-contrechamp, ils semblent se regarder. Jean-Michel Bertrand est stupéfait : enfin le premier signe qu'il attendait. La nuit tombe sur le bivouac.

## Séquence 3 | Les caméras de surveillance

[17.53 – 19.21] Le jour se lève. On retrouve Jean-Michel Bertrand dans un pré, entouré de chevaux. Il teste ses caméras automatiques, capables de détecter n'importe quel mouvement et de se déclencher de jour comme de nuit. Il s'apprête à installer une dizaine de ces caméras un peu partout dans la montagne. Sur son carnet, il dessine un plan de la vallée et note les endroits où il va stratégiquement les placer, « *un peu au feeling* ».

[19.22 – 21.19]

Musique un peu haletante, suspens. La caméra survole la vallée puis suit Jean-Michel Bertrand dans la forêt, qui installe ses caméras. Il les fixe aux arbres, ajuste leur position et leur orientation. Comme dans un film d'espionnage, il installe son matériel de surveillance discrète. Un petit jeu de champ-contrechamp entre Jean-Michel Bertrand et le point de vue de la caméra automatique donne à cette séquence un rythme plus soutenu : il passe à l'action !

[21.20 – 22.53]

C'est le matin. Sur fond de musique pastorale, on découvre les images captées par les caméras automatiques pendant la nuit : devant nos yeux défilent, en noir et blanc, des biches, des chevreuils, des sangliers, un blaireau, un bouquetin et une araignée qui semble avoir tissé sa toile sur l'objectif. Changement de point de vue : Jean-Michel découvre, amusé, les images enregistrées durant trois semaines. Satisfait de ces premières découvertes, et pour progressivement apprivoiser ce petit peuple, qu'ils apprennent à le connaître, il décide de marquer lui aussi son territoire comme les animaux le font. Il urine alors dans la forêt.

[22.54 – 24.24]

Jean-Michel marche dans la montagne et suit un petit cours d'eau. Sur le bord, il découvre une trace qui pourrait être celle d'un loup, ou celle d'un chien. Plus loin, il en trouve une autre, puis une autre, puis encore une autre... espacées d'environ 70 centimètres. Il se pourrait bien que ce soit un loup, il semble sur la bonne piste... Il repère un endroit sur cette piste où il serait intéressant de poser une caméra. Il l'installe et poursuit son chemin.

[24.25 – 25.03] On découvre de nouvelles images de surveillance : chevreuils, sangliers, biches, blaireaux, lapin... tout sauf le loup. Il rebranche la caméra.

[25.04 – 26.23]

Images aériennes de la montagne. On retrouve Jean-Michel marchant sur un sentier escarpé. Il tombe. Il vient inspecter les nouvelles images captées par ses caméras. Il y découvre encore toutes sortes d'animaux et des images déclenchées par le vent. Mais pas de trace du loup... Il continue à marquer sa présence en urinant, pour que les animaux s'y habituent. En voix off, il nous raconte que depuis qu'il a vu le loup au mois de juin, il ne s'est plus rien passé. On est maintenant au mois d'octobre et pas une trace du loup sur les caméras, pas un signe, un indice. Jean-Michel Bertrand commence à se demander si ce n'était pas juste un loup de passage. La vallée est tellement grande, il est très difficile d'arriver à tout couvrir, à être partout pour ne pas le rater. Il doit s'organiser autrement.

## Séquence 4 | Les premiers indices

[26.24 – 27.58]

Finalement, il décide de parcourir le territoire à cheval. Il prépare ses chevaux, et part installer des caméras beaucoup plus loin pour élargir ses recherches. On suit Jean-Michel dans un paysage automnal grandiose. Il parcourt la vallée et fixe ses caméras, les unes après les autres, au fil de sa route.

[27.59 – 29.17]

Il s'arrête et laisse courir ses chevaux. Il fait un feu près d'un arbre puis partage une pomme avec un des chevaux. Alors que la nuit commence à tomber, Jean-Michel Bertrand est près du feu, sous son arbre. Il regarde les dernières images captées par les caméras et découvre pour la première fois un loup ! Ils sont là !

[29.18 – 30.33]

C'est l'automne ! Dans un paysage rougeoyant, Jean-Michel est à cheval. Derrière lui, un autre cheval est chargé de matériel. Le chemin est escarpé jusqu'au lieu où il va installer son campement pour tenter de filmer les loups. Il installe son bivouac et son matériel de camouflage, gêné par le vent.

[30.34 – 31.16]

Patient, il observe les animaux dans la vallée. Les jours et les nuits se succèdent et il savoure chaque instant de ce campement. Pour la magie et les merveilles de la nature, il est heureux d'être là, à guetter les loups en regardant le temps passer, les jours et les nuits défiler.

[31.17 – 32.29]

Un certain temps a passé. Il neige. Les conditions de bivouac sont de plus en plus rudes. Le vent manque d'emporter la caméra. Il se retrouve pris dans une tempête de neige et doit rapidement s'en aller et repasser le col pour se mettre à l'abri.

[32.30 – 34.06]

La tempête est finie, la neige s'est arrêtée de tomber. Jean-Michel marche dans un paysage calme et enneigé. Il décide de s'aider de la neige pour repérer des traces et placer les caméras automatiques aux bons endroits. Il avance laborieusement sur les chemins pentus et enneigés de la montagne, aidé de son seul bâton et avec, en guise de gants, des chaussettes « *d'été, en plus* ». Il découvre enfin des traces sur la neige et contrôle les images de la caméra placée non loin de là. C'est bien un loup qui est passé cette nuit, vers minuit et demi ! On voit le loup traverser l'image, un animal dans la gueule.

[34.07 – 35.10]

Musique haletante. Jean-Michel chemine dans la montagne enneigée et contrôle les images de ses caméras. Il découvre de nouveau un loup, face caméra. Il jubile. Ces images lui remontent le moral. Mais à un autre endroit, une des caméras n'a plus de pile. « *Ce n'est pas tous les jours gagnant* », mais ce ne sont pas quatre piles à plat qui lui feront baisser les bras. Il lui faut quand même une semaine pour relever toutes les caméras.

## Séquence 5 | Sur les traces du loup

[35.11 – 36.00]

Jean-Michel Bertrand poursuit sa quête sur les chemins enneigés, à skis de randonnée, quand il découvre les traces d'un loup, un mâle. Il les suit et place une caméra dirigée vers la piste.

[36.01 – 37.28]

Il avance dans le froid et la neige, suit leur trace, inlassablement. Il les cherche, persuadé qu'ils sont là, tout en ayant l'impression de poursuivre un fantôme. Jean-Michel se sait emmené par les loups dans un voyage colossal, magique. Sur une image de caméra automatique, on aperçoit encore un loup, et cette fois-ci, il est accompagné d'autres loups.

[37.29 – 39.19]

Le soleil est revenu et illumine la neige qui recouvre la vallée. Jean-Michel Bertrand chemine à skis de randonnée, tirant derrière lui sa pulka avec son matériel. Il découvre dans la neige une crotte de loup « *toute fraîche, toute belle* », puis une trace de loup. Plus loin, des traces de cerf, et encore plus loin, les traces se mêlent, stigmates d'une chasse nocturne. En poursuivant sa route, il découvre une patte, puis plus bas, une carcasse de sanglier. Regonflé par la découverte de la carcasse, il fait une pause au pied d'un arbre et se prépare à manger sur un petit réchaud. Sa voix off nous dit qu'il retrouve enfin espoir de rencontrer bientôt le loup. Il est plus déterminé que jamais à poursuivre sa quête. Il reprend sa route, et découvre des traces de loups sur ses propres traces de pas. Toutes ces découvertes lui donnent des ailes et une agréable sensation de légèreté. Le soleil brille.

[39.20 – 40.02] Jean-Michel relève les images de ses caméras. Sur certaines, il découvre un renard chassant une martre, et sur d'autres, des loups, la meute ! Puis un loup traverse le cadre, de jour, un autre de nuit. Le mâle alpha urine à l'endroit précis où il avait lui-même uriné (comme le montrent les images de la caméra qui avait filmé Jean-Michel Bertrand) !

## Séquence 6 | L'attente

[40.03 – 42.37] Jean-Michel décide de s'installer à cet endroit précis. Il monte sa tente, son poste de contrôle – une tente camouflage dans laquelle il installe son matériel de prise de vue. Assis dans ce décor enneigé, sous le regard étonné d'une chouette aux yeux jaunes, il observe et sait qu'il lui faudra faire preuve de beaucoup de patience, attendre sans bouger pendant longtemps. Les soirées, les nuits et les jours se succèdent dans les conditions difficiles du bivouac, dans l'espoir d'une rencontre. On partage son quotidien et ses modestes repas, pris sous la tente et préparés à l'aide d'un petit réchaud. Cette attente le plonge dans un état un peu second. Il se retrouve face à lui-même ; il perd petit à petit la notion du temps. Il se sent bien, serein.

[42.38 – 43.49]

« *L'hiver s'écoule et toujours aucun loup.* » Jean-Michel Bertrand est toujours sous sa tente, à attendre et guetter le loup. Le vent se lève et les conditions météorologiques se dégradent. Il écoute la grêle tomber sur la toile de sa tente, il commence aussi à trouver son équilibre, son rythme. Puis les nuits raccourcissent, la neige commence à fondre et disparaît. C'est la fin de l'hiver.

[43.50 – 45.33]

Jean-Michel ne voit toujours pas de loup et commence à douter. Est-ce que tout cela n'aurait servi à rien ? Il a pourtant fait attention à tout... À bout et un peu désespéré, il met des écouteurs et écoute de la musique : une musique rythmée et plutôt enjouée. Il ferme les yeux et se met à danser, assis. La caméra filme sa tente en plongée, du dessus, et se met à tourner de plus en plus vite en s'élevant dans les airs. C'est décidé, il s'en va !

## Séquence 7 | Nouveau départ

[45.34 – 47.36]

C'est le printemps. Jean-Michel Bertrand prépare ses chevaux pour partir en balade en forêt à la recherche d'un autre trésor : des morilles. Une agréable façon de se réhabituer à travailler en équipe après l'hiver.

[47.37 – 49.39]

Il fait une pause dans une clairière, allume un feu de camp et se prépare une omelette aux morilles. La nuit tombe. Il s'allonge au pied d'un arbre, près du feu, dans son sac de couchage, et ouvre son carnet. Cette petite pause morilles lui a fait du bien. Il est prêt à repartir sur les traces du loup.

[49.40 – 52.33]

Jean-Michel Bertrand marche dans la forêt sous une pluie fine, bâton à la main et sac sur le dos. Il relève les images de ses caméras automatiques. Près de l'une d'elles, il repère des crottes. Sur les images, il découvre des loups, dont un déféquant précisément à l'endroit où il a repéré les crottes. S'en suit alors un ballet d'animaux venus renifler (et manger) ces déjections : un sanglier, une biche, un lapin, un renard, puis un autre loup et enfin, la meute.

[52.34 – 53.51]

Jean-Michel continue son relevé d'images dans la forêt. Sur certaines, il découvre de nouveau des loups, de jour, et notamment un mâle. Il introduit la carte mémoire de la caméra dans son ordinateur portable pour mieux observer les images. Il repère alors une femelle dont les tétines indiquent qu'elle vient de mettre bas. Les petits ne sont donc pas loin et la tanière doit se trouver à proximité. Il n'y a pas de temps à perdre, il doit retraverser toute la vallée pour aller chercher le matériel de prise de vue !

## Séquence 8 | La rencontre

[53.52 – 57.32]

Jean-Michel traverse la vallée, chargé de lourds sacs mais porté par la motivation et l'énergie de la découverte. Il parcourt des pentes escarpées et rocailleuses jusqu'à l'endroit où il va poser son matériel et installer son bivouac. Il se crée un abri avec des branches d'arbres et y installe ses tentes de camouflage. Il est prêt !

[57.33 – 1.00.55]

La nuit tombe. Jean-Michel Bertrand se prépare à manger sur son réchaud. Le lendemain matin, dès l'aube, et durant toute la journée, il observe la vallée. Il aperçoit un loup, ou plutôt une louve, la femelle dominante. Pour la première fois, il arrive à la filmer ! L'émotion est palpable et se traduit notamment par les tremblements de la caméra. La louve le regarde et semble lui dire « je sais que tu es là ».

[1.00.56 – 1.05.14]

Le jour se lève. Dès son réveil, les loups sont là, une bonne partie de la meute. Ils partent chasser, observent Jean-Michel de loin. Ce dernier nous raconte en voix off la force de cette rencontre, la

puissance de l'apparition comme un coup de poing à l'estomac. Il les filme, ne les quitte pas des yeux, les observe chasser et revenir chaque jour chargés de nourriture pour les louveteaux. La tanière doit être tout près mais Jean-Michel Bertrand nous explique qu'il ne la cherchera pas : c'est à eux, c'est leur secret, jamais il ne s'en approchera même quand les louveteaux l'auront quittée. Les longs mois d'attente portent enfin leur fruit : dorénavant, les loups le tolèrent et l'observent. Mais du jour au lendemain... plus rien.

## Séquence 9 | Sur la piste du site de rendez-vous

[1.05.15 – 1.06.36]

On est en plein cœur de l'automne : les feuilles des arbres jaunissent et commencent à tomber. Des images de forêt automnale et de paysages majestueux défilent. En voix off, Jean-Michel Bertrand nous explique que depuis fin juillet, il est à la recherche du site de rendez-vous : un lieu stratégique où les loups adultes emmènent les louveteaux quand ils commencent à grandir. Ils vont alors rester plusieurs mois sur un secteur restreint, où ils vont acquérir leur autonomie. Jean-Michel continue à parcourir la forêt pour installer ses caméras automatiques.

[1.06.37 – 1.07.37]

« *On est fin octobre et bientôt les louveteaux seront assez grands pour suivre la meute...* » Le temps lui est compté. Mais une caméra automatique a capté des choses intéressantes : des louveteaux sur un sentier. Cela semble indiquer que le site de rendez-vous ne doit pas se trouver très loin de cet endroit. Jean-Michel Bertrand étudie le plan de la vallée qu'il a dessiné sur son petit carnet et repère les lieux stratégiques : la tanière, le point d'eau, là où se trouve le gibier. Il tente de déduire où pourrait se trouver le site de rendez-vous, et là où il va aller chercher.

[1.07.38 – 1.09.00]

Jean-Michel Bertrand arpente les sentiers escarpés de la montagne et repère, avec ses jumelles, un louveteau déjà grand. Mais il est trop tard... la meute est partie.

[1.09.01 – 1.09.28]

Interlude : Jean-Michel est de retour chez lui. Il s'accorde un instant de détente avec ses chevaux, dans l'écurie. Il attend le retour de la neige pour espérer retrouver la trace des loups.

## Séquence 10 | Retour au bivouac

[1.09.29 – 1.12.37]

La neige tombe. Jean-Michel Bertrand charge son matériel sur sa pulka et s'apprête à rejoindre sa tente, restée en haut de la montagne. Il avance difficilement avec ses skis de randonnée. Arrivé au bivouac, il retrouve sa tente complètement ensevelie sous la glace et remplie de neige. Il tente de la dégager à l'aide d'une pelle, mais le matelas « *indestructible* » et l'oreiller à l'intérieur ne sont

plus utilisables. Il récupère son matériel en mauvais état et part s'installer plus bas, sous les gros sapins, là où il avait posé une caméra et où il sera bien abrité. Alors que la nuit commence à tomber, Jean-Michel Bertrand s'installe et allume un feu pour se réchauffer. Il s'endort emmitouflé dans son sac de couchage. Des images de caméra automatique montrent le passage de plusieurs loups qui, par un astucieux jeu de montage, semblent le regarder dormir.

[1.12.38 – 1.16.34]

Lendemain matin. Jean-Michel Bertrand se réveille après une bonne nuit de sommeil. Il fait froid et notre explorateur commence à relever les images enregistrées pendant la nuit. Il découvre que les loups sont passés tout près de lui. Il décide alors de rester au bivouac, à l'affût. Il finit par apercevoir un loup. Tous deux s'observent, se regardent. Le face-à-face dure longtemps, le temps semble suspendu. Magnifique champ-contrechamp entre le loup majestueux, qui fixe le cinéaste, et ce dernier « *sous le choc* », camouflé dans son affût, qui ne le quitte pas des yeux non plus. Sa respiration et la musique soulignent l'émotion de la rencontre. Plus tard, un autre loup s'arrête non loin de lui pour ronger un os. Il doit s'agir d'un loup solitaire qui tourne autour de la meute et mange les restes de carcasses.

[1.16.35 – 1.18.25]

C'est le matin. Jean-Michel Bertrand se fait griller une tartine au-dessus de la flamme de son réchaud. Il continue à observer le loup solitaire. Des corbeaux virevoltent dans le ciel. Jean-Michel Bertrand est attentif au langage des grands corbeaux, qui semblent indiquer la présence des loups, comme ils le font pour les aigles. Il vient de passer « *trois jours de bonheur en compagnie d'un loup solitaire* »... Il a réussi son hiver ! Au loin, on entend le hurlement des loups.

[1.18.26 – 1.20.53]

Fin de l'hiver. La neige a disparu et a laissé place aux petites fleurs sauvages. Les animaux reprennent possession de leur territoire et Jean-Michel Bertrand continue à se déplacer de façon très ritualisée pour ne pas les surprendre. Il marche tous les jours, aux mêmes heures, suivant le même itinéraire et urinant toujours aux mêmes endroits. Chaque nuit, il dort dans la montagne, sur le bivouac où il s'était installé pendant l'hiver. Il observe, il attend... 15 juin. Cela fait dix jours que Jean-Michel Bertrand est installé au même endroit et toujours rien.

[1.20.54 – 1.22.15]

Début juillet. Toujours rien. Jean-Michel Bertrand ouvre un livre, *S'abandonner à vivre* de Sylvain Tesson, à un chapitre intitulé « *L'ennui* ». Les loups ont dû changer de tanière cette année. Le temps passe : Jean-Michel Bertrand joue avec une fourmi, soupire et continue à observer la vallée. Soudain, un coup de feu au loin, vient lui rappeler la fragilité de son rêve. Il est temps de partir, de quitter le bivouac pour se rendre directement sur le site de rendez-vous. Il démonte son matériel et remballage sa tente.

## Séquence 11 | Fragilité d'une rencontre... ou la fin du voyage

[1.22.16 – 1.25.55]

Jean-Michel Bertrand installe un nouveau bivouac près du site de rendez-vous de l'année dernière. Ils pourraient revenir. Les journées s'écourent tranquillement en compagnie des colonnes de fourmis. Il aperçoit alors six louveteaux qui jouent dans la montagne. Ils sont là ! Tous les soirs, une jeune louve vient leur rendre visite, elle les surveille. À travers le jeu, elle leur enseigne les comportements, les rituels. À la nuit tombée, tout le monde retourne dans la forêt. Sur fond de ciel étoilé, on entend les hurlements des loups.

[1.25.56 – 1.28.19]

Loin de la fureur du monde, Jean-Michel savoure ses journées au bivouac en compagnie des louveteaux qui ont grandi et des loups adultes qui passent de temps en temps. Il les filme, les observe discrètement. En voix off, il nous rappelle la fragilité de cette rencontre, que les loups n'ont pas que des amis, et que lui, « *l'homme caché dans la montagne* », ne doit pas les leurrer et leur faire baisser la garde. Il doit partir... le voyage prend fin. Triste mais fort de cette rencontre, Jean-Michel Bertrand reprend sa route et quitte la vallée, laissant ce territoire encore vierge à la seule présence des loups et des autres animaux qui le peuplent.

[1.28.20 – 1.28.47]

La nuit commence à tomber. Jean-Michel Bertrand est allongé près d'un grand feu de camp, sur un piton rocheux dominant la vallée, le même que dans la première séquence du film. La boucle est bouclée. Il referme son petit carnet en cuir et le pose près de lui. Fondu au noir...

[1.28.48 – 1.29.04]

« *Pour les loups... la vallée doit rester secrète* » en lettres blanches sur fond noir.

[1.29.04 – 1.31.39]

Générique déroulant en lettres blanches sur fond noir.

# ANALYSE DE SÉQUENCE

---

Cette séquence, si elle se situe aux deux tiers du film, joue un rôle central dans la construction du récit et l'avancée de la quête de Jean-Michel Bertrand. Il s'agit en effet de la première fois où le cinéaste va filmer le loup, autrement dit de l'aboutissement de son pari fou...

Nous sommes au printemps, le 6 juin, un an jour pour jour après avoir croisé le regard de l'animal pour la première fois. Jean-Michel vient de repérer des loups sur les images enregistrées par ses caméras automatiques : d'abord le mâle alpha, puis une femelle avec ses télines qui semblent indiquer qu'elle vient de mettre bas, indice trahissant la présence de la tanière non loin de là. Suite à cette découverte, il se dépêche d'aller chercher son matériel et de monter l'affût.

Tout est en place, il est prêt. La nuit tombe sur le bivouac... C'est ainsi que s'ouvre la séquence. Dans l'obscurité de son campement, éclairé à la faible lueur de sa lampe frontale, Jean-Michel Bertrand partage avec nous son dîner en se confiant sur son inquiétude de faire fuir les loups. Les très gros plans sur sa tasse nous font presque ressentir la chaleur de la vapeur qui s'en échappe.

Après un fondu au noir, le jour se lève sur la vallée. Jean-Michel se réveille avec le soleil. La douce quiétude qui règne sur la montagne et le chant des oiseaux semblent annoncer une belle journée.

- L'attente : le calme avant la tempête

Dans les premiers plans, le cinéaste apparaît en parfaite harmonie avec la nature. Il se fond dans le décor : on distingue à peine son affût dans les arbres. L'enchaînement de plans sur Jean-Michel, de dos, en train de faire pipi ([plan 14](#)), puis sur un renard face caméra, la queue levée, en train lui aussi de faire ses besoins ([plan 15](#)), donne l'impression qu'ils exécutent le même rituel pour marquer leur présence sur le territoire.

Cette association, qui souligne l'unité entre l'homme et l'animal, est renforcée par le traitement du son : le bruit de Jean-Michel Bertrand en train d'uriner continue hors champ sur le plan du renard, donnant l'impression qu'il s'agit du son que produit directement ce dernier. D'autant plus que le son s'arrête au moment où le renard baisse la queue et s'en va.

Jean-Michel est en place, aux aguets. Il ne quitte pas des yeux l'écran de contrôle de sa caméra ni la vallée qu'il surveille à travers l'ouverture dans la toile de camouflage.

L'alternance de très gros plans sur son visage, sur ses mains et son pied, place le spectateur tout près de lui, serré à ses côtés dans l'inconfort de l'affût. Il ne se passe rien, il baille, la vallée est (étrangement) calme et déserte. Le temps semble comme suspendu. Une certaine tension commence à s'installer dans ce « rien », dans cette attente. Dans cette quiétude apparente, on peut déjà ressentir le « calme avant la tempête ».

Cette tension est notamment soulignée par la musique – une nappe mélodique envoûtante – qui commence dès le début de la séquence. Alors qu'il est en train d'uriner, des voix s'élèvent. De plus en plus fort. Elles s'arrêtent sur le plan rapproché des herbes qui bougent au gré du vent, au ralenti ([plan 28](#)), juste avant le moment où Jean-Michel fait malencontreusement tomber son réchaud qui manque alors de s'enflammer. Le gros plan sur son visage observant la vallée ([plan 29](#)) et le léger sursaut qui le traverse à ce moment-là, entraînant la chute du réchaud sur le tapis de

feuille, semble indiquer qu'il vient d'apercevoir quelque chose. Un loup ? Les voix cessent sur trois petites notes de piano, comme suspendues dans le temps, et comme le signal d'un événement à venir.

- La tension de la rencontre

Une fois ce petit épisode de panique terminé et la tension redescendue – ce n'était pas un loup mais un renard –, le calme revient. La caméra quitte l'espace étroit du poste d'observation pour filmer l'affût de l'extérieur ([plan 33](#)). Cette succession de plans objectifs intervient ici comme une respiration : on quitte l'affût l'espace d'un instant pour reprendre son souffle. Mais cette petite pause ne sera que de courte durée, car soudain, un plan sur deux bouquetins qui d'un coup fuient en traversant le cadre ([plan 35](#)) comme si un danger les guettait, fait aussitôt remonter la tension. Pareillement aux minutes qui précèdent une catastrophe naturelle, un tsunami ou un ouragan quand la mer se retire, que les animaux fuient et qu'un silence profond s'installe, ce simple plan annonce ceux qui vont suivre. Il suggère la présence du loup. On ne le voit pas encore, il est invisible, mais on le devine tout près. On se retrouve immédiatement propulsé aux côtés du cinéaste, dans l'affût. Le rythme des plans s'accélère ; les très gros plans se succèdent jusqu'à ce qu'il arrive à cadrer et filmer le loup ([plans 36](#)). On observe à ce moment précis un changement de point de vue. On découvre alors les images filmées par la caméra de Jean-Michel Bertrand dans l'affût. Elle est hésitante, maladroite, et les images tremblantes. Le cinéaste expliquera qu'il a volontairement choisi de garder ces images qui en soi ne sont pas très belles, mais qui traduisent parfaitement l'émotion de cette rencontre, « *comme un coup de poing* ». Sa respiration s'accélère ; elle est présente hors champ et contribue à souligner la tension de cette scène.

On note en effet dans cette séquence, comme dans l'ensemble du film, différents registres d'images :

1. La caméra que l'on pourrait qualifier d'« objective » : celle du réalisateur, celle qui filme Jean-Michel aux aguets, coincé dans son affût. C'est aussi cette caméra qui filme le décor, nous situe dans la scène en tant que spectateur, à l'extérieur comme à l'intérieur du poste d'observation.
2. Les images dites « subjectives », qui correspondent aux images filmées par la caméra de Jean-Michel Bertrand dans l'affût. Une caméra presque « accessoire » qui n'est finalement que le regard du cinéaste-protagoniste du film. En cela, il s'agit d'un point de vue subjectif. C'est ce point de vue très personnel qui rend les images « tremblantes » aussi fortes. Elles n'interviennent d'ailleurs qu'au moment de l'apparition du loup. Avant cela, il ne filme pas. La caméra est là, comme le filtre de son regard, prête à tourner dès que le loup se montrera.
3. Les images subjectives captées par la caméra de Jean-Michel Bertrand, que l'on voit à travers l'écran de contrôle (retour vidéo) et qui sont aussi celles que Jean-Michel ne quitte pas des yeux quand il ne filme pas mais qu'il est aux aguets. Cet écran est un peu comme une sorte de trait d'union entre l'homme et sa caméra. C'est également le cas des images qu'il regarde sur le petit écran de ses caméras automatiques ou sur celui de son ordinateur.

Quand le loup apparaît, Jean-Michel Bertrand tente de le suivre dans sa trajectoire en opérant un panoramique vers la gauche aussi peu fluide que maladroit. Mais s'il ne quitte pas le loup des yeux – de l'objectif – à aucun moment, il n'essaie pas de le filmer de près, de s'en approcher pour capter son regard. Non, il reste à distance, fidèle à la démarche qu'il a adoptée depuis le début de sa quête. Il filme le loup dans son environnement naturel, à l'état sauvage. Il tente de capter ses déplacements plus que ses expressions. Il ne cherche pas le spectaculaire, juste la puissance de cet

instant tant attendu et espéré. Mais, aussi soudainement qu'il est apparu, le loup disparaît derrière le flanc de la montagne. La caméra revient à son point de départ, balayant dans un mouvement inverse (panoramique vers la droite) la vallée tristement déserte. La tension retombe et laisse place à une immense émotion.

Alors que la séquence s'ouvrait sur le lever du jour (si on laisse de côté l'introduction, qui se déroule la veille, à la tombée de la nuit), elle s'achève au crépuscule, sur une lumière entre chien et loup. Le cinéaste est filmé en gros plan, de profil. Il lève sa bouteille « *aux loups* », marquant là l'importance de l'événement qui vient de se dérouler et qui aura rempli sa journée. Une journée particulière chargée d'émotions...

Il vient de franchir une étape dans sa quête : il a remporté son pari fou, celui de filmer les loups. Cette journée/séquence marque une sorte de climax dans le récit. Après l'exploration et l'attente, vient enfin l'immersion. Pendant les jours qui suivront cette rencontre, il partagera le quotidien de la meute, il l'observera sans relâche.

La séquence se referme sur les plans de Jean-Michel, de nuit, sous sa tente, qui raconte cette rencontre sur son carnet (et en voix off), nous ramenant ainsi au récit et à la quête qui constitue l'objet du film ([plans 46](#)). Alors que ses mots, eux, nous rappellent la puissance de cette rencontre : « *Je sais à quoi je vais rêver cette nuit.* »

# IMAGE RICOCHET

---

Quand Jean-Michel Bertrand évoque sa « *forêt magique* », une « *forêt à la Tolkien* » qui enrichit ses rêves, on ne peut s'empêcher de penser aussi aux films du studio Ghibli : *Mon voisin Totoro* ou *Princesse Mononoké* de Hayao Miyazaki, tous deux habités par l'esprit de la forêt. Mais on pense aussi au très beau film de Mamoru Hosoda, *Les Enfants loups, Ame et Yuki*. Non seulement car la forêt y a une place centrale – c'est notamment le lieu initiatique où les deux enfants loups sont libres de retrouver leur vraie nature, où ils vont apprendre à connaître la montagne, son relief, et aiguïser leur instinct – mais aussi car elle est traitée avec le même respect et le même souci écologique. La forêt est luxuriante et apparaît comme un univers à la fois mystérieux, sauvage et poétique. On pense aussi au film de Hosoda car, à travers l'histoire d'Ame et Yuki, il questionne le lien étroit et fragile qui unit l'homme et le loup.



## Promenade 1 | Le documentaire

Dans la définition donnée par Vincent Pinel, cinéaste et écrivain, le documentaire est un « *film à caractère didactique ou informatif qui vise principalement à restituer les apparences de la réalité* » (1). Toutefois, il est important de rappeler que contrairement à ce qui est communément appelé le reportage, le documentaire dit « de création » offre un point de vue subjectif sur la réalité. Il est question de regard, celui du cinéaste, d'émotions, de temps et de dramatisation. Il ne s'agit pas de LA réalité, mais bien d'UNE réalité, de sa représentation subjective.

Jean-Michel Bertrand enregistre le réel, accompagné parfois d'une équipe extrêmement réduite (une cheffe opératrice et un ingénieur du son). Il organise ce réel pour construire un récit singulier qui nous invite à découvrir, à travers son regard, le monde sauvage d'une vallée secrète et préservée des Hautes-Alpes.

*La Vallée des loups* s'inscrit dans ce courant du documentaire de création, dans lequel le filmeur devient un des protagonistes du film. Le filmeur se filme en train de filmer. C'est un cinéma à la première personne, un film qui offre un regard subjectif sur une réalité, mais également sur lui-même. Et cette réalité, c'est précisément la sienne. Contrairement à Robert Flaherty qui, dans son film *Nanouk l'Esquimau* (2) (1922), va rendre compte d'une autre réalité, celle d'une civilisation encore inconnue – les Inuits –, Jean-Michel Bertrand filme l'intime : sa vallée, sa forêt magique, son rêve, sa quête. Il partage avec nous cette folle aventure sous la forme d'un récit naturaliste « fictionné », d'une enquête filmée qui interroge une fois encore la frontière entre documentaire et fiction.

Bien que *La Vallée des loups* ne soit pas à proprement parler un « portrait », Jean-Michel Bertrand occupe une place très importante dans le film. Il est omniprésent. On le suit dans son enquête et on apprend à le connaître : il partage avec nous ses rêves et ses doutes, nous dévoile son quotidien au bivouac – ses repas, ses occupations ; on entre dans son intimité. À travers le récit de sa quête, le cinéaste nous dresse son portrait.

C'est là une porte d'entrée dans le documentaire particulièrement accessible pour un public d'enfants. On peut les inviter à décrire le personnage : la place qu'il occupe dans le film (à la fois réalisateur, acteur, mais également la voix off), son histoire, son caractère, son but... Puis dans un second temps, à se décrire eux-mêmes, à dresser leur portrait, pourquoi pas à travers la description d'un rêve, d'un lieu, d'une personne, d'un animal...

1. *Dictionnaire technique du cinéma*, Armand Colin, 2012.

2. Robert Flaherty est considéré comme le père du documentaire, et son film *Nanouk l'Esquimau* comme la première œuvre « officielle » de cinéma documentaire.

# Promenade 2 | Un animal, des animaux... ou le petit peuple discret de la forêt magique

Au-delà de l'enquête palpitante qui se trame autour du loup, ce film est aussi une fantastique immersion dans cette somptueuse vallée sauvage. Difficile de ne pas être saisi par la beauté des paysages. En pénétrant dans ce décor éblouissant, on découvre une faune foisonnante, un véritable bestiaire. Jean-Michel Bertrand, dans une démarche quasi naturaliste, nous invite à observer ce qu'il appelle « *le petit peuple discret de la forêt* ». C'est alors l'occasion pour les enfants, en y regardant de plus près, de découvrir les espèces endémiques de cette région (Hautes-Alpes) et de se remémorer tous les animaux rencontrés dans le film : chevreuils, cerfs, biches, chamois, bouquetins, marmottes, muscardin, marte, sangliers, laie et marçassins, renards, blaireaux, lapins, chouettes, aigle royal, grands corbeaux... On peut également les classer selon les grandes familles auxquelles ils appartiennent : cervidés, bovidés, suidés, canidés, rongeurs, oiseaux...

Ces animaux, du plus petit au plus imposant, endossent tous les rôles de personnages secondaires. Chouettes, fourmis et chevaux deviennent les compagnons d'aventure de Jean-Michel Bertrand, ses drôles d'acolytes. Ils l'accompagnent, lui tiennent compagnie.

En prenant un peu distance, difficile de ne pas penser à l'univers pastoral qui entoure les personnages des films de Walt Disney (*Cendrillon*, *Blanche-Neige* ou *La Belle au bois dormant*, sans oublier *Bambi* !).

Mais l'animal qui nous intéresse ici tout particulièrement, et dont on espère en apprendre un peu plus, c'est évidemment le loup. Cet animal mystérieux, discret et presque invisible.

Comme le renard (et le chien), le loup gris (*canis lupus*) fait partie de la famille des canidés. C'est un mammifère carnivore qui peut vivre jusqu'à 15 ans. Les loups vivent en groupes très hiérarchisés et se rassemblent en meutes... Leur structure sociale très évoluée n'est pas très éloignée de celle de l'homme et du fonctionnement d'une famille. La meute est généralement constituée d'un couple dit dominant, de quelques loups issus de la portée précédente jouant les rôles d'oncles et de tantes, et des louveteaux. Les parents passent beaucoup de temps à chercher de la nourriture pour les jeunes et à les élever. Chacun joue un rôle dans la famille et agit pour le bien du groupe.

Au sujet des loups qu'il a pu observer, Jean-Michel raconte : « *La meute que je suivais était formée d'au minimum cinq loups : le couple alpha et trois jeunes de l'année d'avant. Dès le premier automne, des loups s'en vont, sont chassés par les adultes. Il y a beaucoup de dispersion. Car sur le territoire de la meute, qui fait environ 400 km, il y a toujours le même nombre de loups, qui dépend des ressources en nourriture. J'ai aussi observé que les femelles marchent toujours en premier et décident de là où se rend la meute. Enfin, j'ai remarqué le côté besogneux du couple dominant : toute leur énergie passe à s'occuper des petits, pour faire en sorte qu'ils grandissent dans les meilleures conditions, comme chez nous ou beaucoup d'animaux.* ».

# Promenade 3 | La représentation du loup dans la culture

Tantôt craint et traqué, tantôt vénéré et respecté, symbolisant à la fois la destruction et la protection ou la fécondité, la figure du loup est complexe et bien différente selon les civilisations. Mais s'il y a un point sur lequel il n'y a pas d'ambiguïté, c'est son omniprésence dans toutes les mythologies et cultures du monde. Déjà représenté sur les parois des cavernes à l'époque préhistorique, il n'a jamais cessé, depuis l'aube de l'humanité, de peupler les récits et les légendes. L'histoire du loup est intimement liée à celle de l'Homme. Ses représentations sont multiples, oscillant entre l'image du démon ou d'une terrible bête sanguinaire et celle d'un dieu ou d'une présence sacrée sur Terre.

Dans les cultures amérindienne et Inuit notamment, le loup représente un véritable guide spirituel. Les Indiens savaient à quel point ils avaient à apprendre de lui. Ils se sont inspirés de sa structure sociale et du fonctionnement de sa dynamique « familiale ». Considéré comme un animal totem, ils l'ont imité et invoqué quand ils partaient chasser ; ils l'ont vénéré et lui ont attribué un grand nombre de pouvoirs. Nous sommes bien loin de l'image du monstre des cultures européennes.

Tantôt craint et traqué, tantôt vénéré et respecté, symbolisant à la fois la destruction et la protection ou la fécondité, la figure du loup est complexe et bien différente selon les civilisations. Mais s'il y a un point sur lequel il n'y a pas d'ambiguïté, c'est son omniprésence dans toutes les mythologies et cultures du monde. Déjà représenté sur les parois des cavernes à l'époque préhistorique, il n'a jamais cessé, depuis l'aube de l'humanité, de peupler les récits et les légendes. L'histoire du loup est intimement liée à celle de l'Homme. Ses représentations sont multiples, oscillant entre l'image du démon ou d'une terrible bête sanguinaire et celle d'un dieu ou d'une présence sacrée sur Terre.

Dans les cultures amérindienne et Inuit notamment, le loup représente un véritable guide spirituel. Les Indiens savaient à quel point ils avaient à apprendre de lui. Ils se sont inspirés de sa structure sociale et du fonctionnement de sa dynamique « familiale ». Considéré comme un animal totem, ils l'ont imité et invoqué quand ils partaient chasser ; ils l'ont vénéré et lui ont attribué un grand nombre de pouvoirs. Nous sommes bien loin de l'image du monstre des cultures européennes.

Cette ambivalence dans la représentation du loup est présente dès la Rome antique avec la Louve du Capitole. C'est à la fois la louve protectrice, mère adoptive de Rémus et Romulus, mais également celle qui attaque l'homme et son bétail. Cette image d'une bête féroce, qui a longtemps servi d'objet de négociation avec les enfants indisciplinés, a été entretenue – si elle ne l'est pas encore – par la littérature et les légendes orales qui se transmettaient au coin du feu. Citons par exemple la Bête du Gévaudan ou le loup-garou, figures qui ont elles-mêmes inspiré nombre de personnages de fiction (livres et films).

Parmi les figures le plus emblématiques du loup, devenu personnage iconique, on pense bien sûr à celui des contes de Grimm ; au loup du *Petit Chaperon rouge* qui dévore la grand-mère, à celui du *Loup et des Sept Chevreaux* ou des *Trois Petits Cochons*. Dans un autre registre, plus musical, mais véhiculant une image toute aussi effrayante, on ne peut pas passer à côté du terrible loup dans *Pierre et le Loup* de Serge Prokofiev. Il est également intéressant d'aller regarder du côté de Jean de la Fontaine, chez qui l'on retrouve un animal cruel, un peu sauvage, égoïste et de mauvaise foi, naïf et un brin stupide (bêtise qui s'oppose à la ruse du renard).

Ses représentations ne manquent pas non plus du côté de la littérature jeunesse ou du cinéma d'animation. On ne compte plus les films ou les albums dont il est le héros. Cette figure du « grand méchant loup » est une matière exploitable à l'infini, riches de ressorts psychiques et psychanalytiques, déclinable, déformable... Depuis quelques années, on a vu émerger dans les livres illustrés ou les films pour enfant une figure du loup plus rassurante, qui se joue justement de cette image mythique qui lui colle à la peau et des peurs qu'elle provoque. Ainsi, le loup devient timide et végétarien, il se lie d'amitié avec des lapins ou apprend à danser plutôt qu'à chasser. Progressivement, on passe de l'image du loup-garou à celui du *Big Bad Wolf* de Tex Avery, du film d'horreur ou fantastique à la comédie burlesque.

### *Les expressions avec le mot loup*

La figure du loup s'est imposée jusque dans le langage, faisant l'objet de nombreuses expressions qu'il est intéressant d'explorer avec les enfants. Quelques exemples : un froid de loup ; marcher à pas de loup ; se jeter dans la gueule du loup ; avoir une faim de loup ; faire entrer le loup dans la bergerie ; crier au loup ; le loup est un loup pour l'homme ; un vieux loup de mer ; être connu comme le loup blanc ; quand on parle du loup...

Cette ambivalence dans la représentation du loup est présente dès la Rome antique avec la Louve du Capitole. C'est à la fois la louve protectrice, mère adoptive de Rémus et Romulus, mais également celle qui attaque l'homme et son bétail. Cette image d'une bête féroce, qui a longtemps servi d'objet de négociation avec les enfants indisciplinés, a été entretenue – si elle ne l'est pas encore – par la littérature et les légendes orales qui se transmettaient au coin du feu. Citons par exemple la Bête du Gévaudan ou le loup-garou, figures qui ont elles-mêmes inspiré nombre de personnages de fiction (livres et films).

Parmi les figures le plus emblématiques du loup, devenu personnage iconique, on pense bien sûr à celui des contes de Grimm ; au loup du *Petit Chaperon rouge* qui dévore la grand-mère, à celui du *Loup et des Sept Chevreaux* ou des *Trois Petits Cochons*. Dans un autre registre, plus musical, mais véhiculant une image toute aussi effrayante, on ne peut pas passer à côté du terrible loup dans *Pierre et le Loup* de Serge Prokofiev. Il est également intéressant d'aller regarder du côté de Jean de la Fontaine, chez qui l'on retrouve un animal cruel, un peu sauvage, égoïste et de mauvaise foi, naïf et un brin stupide (bêtise qui s'oppose à la ruse du renard).

Ses représentations ne manquent pas non plus du côté de la littérature jeunesse ou du cinéma d'animation. On ne compte plus les films ou les albums dont il est le héros. Cette figure du « grand méchant loup » est une matière exploitable à l'infini, riches de ressorts psychiques et psychanalytiques, déclinable, déformable... Depuis quelques années, on a vu émerger dans les livres illustrés ou les films pour enfant une figure du loup plus rassurante, qui se joue justement de cette image mythique qui lui colle à la peau et des peurs qu'elle provoque. Ainsi, le loup devient timide et végétarien, il se lie d'amitié avec des lapins ou apprend à danser plutôt qu'à chasser. Progressivement, on passe de l'image du loup-garou à celui du *Big Bad Wolf* de Tex Avery, du film d'horreur ou fantastique à la comédie burlesque.

# Promenade 4 | Le champ-contrechamp : esthétique de la rencontre

Le champ-contrechamp est un procédé de montage qui consiste à alterner un plan sur un champ donné – le champ est la portion d'espace filmé délimitée par le cadre – et un autre sur son contrechamp, c'est-à-dire sur la portion d'espace qui lui est spatialement opposée (180°). Cette figure, reposant sur l'alternance de deux points de vue opposés, est le plus souvent utilisée pour restituer un dialogue ou une confrontation entre deux personnages. On trouvera quelques très beaux exemples de champ-contrechamp du côté du western, dans les scènes de duel.

Dans *La Vallée des loups*, il s'agit plus d'un dialogue « muet » ou « silencieux » avec la nature, souvent sublimé par le champ-contrechamp. Le petit jeu de cache-cache avec la chouette au début du film en est un très bel exemple : le montage en champ-contrechamp de plans sur la chouette qui penche la tête d'un côté (ce que voit Jean-Michel Bertrand), puis sur Jean-Michel qui se cache derrière un tronc d'arbre et réapparaît (point de vue de la chouette), donne l'impression que nos deux compères se répondent. Dans ce cas précis, le procédé va jusqu'à créer l'illusion d'une interaction entre le cinéaste et l'animal.

Si le champ-contrechamp se prête particulièrement bien à la dynamique du dialogue, cette figure de style pourrait aisément être qualifiée ici d'« esthétique de la rencontre ». Elle prend toute sa force dans la mise en scène de l'instant tant attendu où Jean-Michel voit pour la première fois le loup. Alors qu'il est en train d'uriner, debout en pleine nature, il sent une présence derrière lui, il se retourne et aperçoit un loup. L'animal le regarde puis disparaît dans la vallée. Comme une apparition... un signe, LE signe qu'il ne s'est pas trompé et qu'il doit poursuivre sa quête. On le voit d'abord de dos en plan large. Il commence à regarder par-dessus son épaule.

Contrechamp (plan sur ce que voit Jean-Michel) : on découvre le loup, immobile, qui l'observe fixement. Le plan sur le loup est assez long, traduisant le fait que Jean-Michel ne le quitte pas des yeux. Retour sur le cinéaste stupéfait (point de vue du loup). Un plan plus serré vient souligner les émotions qui se lisent sur son visage, dans son regard, à travers sa gestuelle. Toute la tension de cet instant est contenue dans cette alternance de points de vue, dans la longueur des plans et le rythme du montage. Peut-on trouver meilleur procédé pour figurer le face-à-face et toute l'émotion qu'il provoque ?

Pas étonnant alors que dans un film qui raconte une histoire de rencontre, le champ-contrechamp soit de nombreuses fois utilisé. Lors cette première apparition inattendue, comme à chaque fois que son regard croise celui du loup.

Notons pour finir l'habile utilisation du champ-contrechamp, tant sur le plan esthétique que narratif, au moment de l'installation des caméras automatiques. On observe une alternance entre des plans où Jean-Michel regarde sa caméra pour vérifier qu'elle est bien positionnée, et des images captées par la caméra automatique sur lesquelles on aperçoit le cinéaste en train de regarder la caméra. Grâce à cet astucieux jeu de regards, la caméra automatique devient un personnage à part entière, qui tient d'ailleurs une place centrale dans le récit. Toute l'enquête repose sur le regard de ces drôles de cyclopes électroniques et les images qu'ils arrivent à enregistrer. Le champ-contrechamp vient ici donner de l'épaisseur à ce « personnage ». En « dialoguant » avec lui – avec sa caméra –, le cinéaste le fait exister.

# Promenade 5 | La voix off : l'art de la narration

La voix off ou « voix hors champ » est un procédé narratif qui consiste à faire intervenir dans un film ou dans une scène une voix extérieure à l'action qui n'est – normalement – pas celle d'un personnage présent à l'écran. Dans le documentaire, elle est traditionnellement considérée comme un « commentaire », jouant un rôle principalement informatif et didactique. Elle est également beaucoup utilisée dans la fiction, où elle occupe plutôt une fonction de narrateur. En cela, la voix off dans *La Vallée des loups* se rapproche plus d'un procédé narratif fictionnel que d'un commentaire « classique » de documentaire.

La scène d'introduction, où l'on découvre Jean-Michel allongé près d'un feu, un petit carnet en cuir dans la main, suivie du carton nous indiquant un retour en arrière (1) (« *Trois ans plus tôt...* »), nous laisse penser, dès les premières minutes, que l'on s'apprête à nous raconter une histoire. Le film commence presque comme un conte : « *Il était une fois...* »

La voix off contribue aussi à donner une tonalité au récit, une coloration. Dès les premiers mots, la voix chaude et rauque de Jean-Michel Bertrand nous invite dans l'intime. On pourrait presque la qualifier de « voix off subjective » – à ne pas confondre avec la « voix intérieure » qui correspond à l'expression des pensées d'un personnage. C'est une voix douce, presque murmurée, poétique. Le ton est donné. Si elle peut aussi jouer un rôle descriptif ou informatif, la voix off permet au cinéaste de décrire ce qu'il ressent, de parler de ses émotions. À l'inverse, ses commentaires à l'image (son direct ou diégétique (2)) ont un caractère plus informatif et spontané : il décrit ce qu'il vit, ce qu'il fait, ce qu'il voit à un instant T.

Le cinéaste s'amuse avec la voix off, qui se trouve être finalement bien plus complexe et subtile qu'il n'y paraît. Tout d'abord, son utilisation contredit la définition qui veut que cette voix « hors champ » ne soit pas celle d'un personnage présent à l'image. Pourtant, il s'agit bien ici de la voix de notre héros, et c'est sa propre histoire qu'il va nous raconter. Par ailleurs, il n'est pas rare, dans une même scène, d'observer une sorte de bascule entre la voix off (son extradiégétique) et la voix de Jean-Michel à l'image, la voix in (son diégétique). On passe de l'une à l'autre comme si elles se répondaient.

1. Le retour en arrière est un procédé narratif appelé également « flash-back » en langage cinématographique.

2. On appelle « diégétique » un son (musique, voix, bruitage) qui provient de l'univers du film et appartient à l'histoire. Au contraire, on qualifiera d'« extradiégétique », un son dont la source est extérieure à l'action de la scène.

# PETITE BIBLIOGRAPHIE

---

## SITOGRAPHIE

**Site internet de Bertrand Bodin, photographe** : <http://www.bodinphoto.com/folio/443/la-vallee-des-loups.html>

**Fiche Benshi** : <https://guide.benshi.fr/films/la-vallee-des-loups/566>

Retrouvez l'entretien complet avec Jean-Michel

Bertrand : <https://guide.benshi.fr/news/conversation-avec-j-m-bertrand/95>

### > Sur le cinéma

« **Le cadre et la fonction du cadre** », sur le site *Transmettre le cinéma*

<http://www.transmettrelecinema.com/video/le-cadre-et-les-fonctions-du-cadre/>

Parcours pédagogiques UPOPI (Université populaire des images – Ciclic)

Parcours de sensibilisation aux images à mener en cinq à dix séances de quarante-cinq minutes à une heure avec des enfants de trois à dix ans :

#### \* Sur le champ-contrechamp

<https://upopi.ciclic.fr/transmettre/parcours-pedagogiques/les-raccords/seance-4-champ-contrechamp-raccord-de-regard>

#### \* Sur la voix off

<https://upopi.ciclic.fr/transmettre/parcours-pedagogiques/le-point-de-vue-au-cinema/seance-8-point-de-vue-narration-et-commentaire>

#### \* Sur le point de vue au cinéma

<https://upopi.ciclic.fr/transmettre/parcours-pedagogiques/le-point-de-vue-au-cinema>

Et encore plus de parcours sur différentes facettes du cinéma et de l'image animée : <https://upopi.ciclic.fr/transmettre/parcours-pedagogiques>

### > Sur les loups

**Apsas** (Association pour la protection des animaux sauvages)

## FILMOGRAPHIE

Autour du film...

*Autour du film : Avec les loups*, documentaire de Marie Amiguet sur les coulisses du film, disponible notamment sur le DVD (2016, France, MC4, Pathé Films).

*Vertige d'une rencontre*, de Jean-Michel Bertrand (2010, France, MC4).

*Marche avec les loups*, de Jean-Michel Bertrand (2020, France, Gébéka Films).

Le loup dans les films d'animation

*Le Livre de la jungle* de Wolfgang Reitherman (États-Unis, 1967, Walt Disney Pictures).

**Les films de Tex Avery** dans lesquels on retrouve le fameux *Big Bad Wolf*.

*Princesse Mononoké*, dessin animé d'Hayao Miyazaki (Japon, 1997, Studio Ghibli).

*Loulou et autres loups...*, cinq films d'animation écrits par Grégoire Solotareff et Jean-Luc Fromental, réalisés par Serge Elissalde en 2003 sur ce même thème (*Loulou*, *Marie K* et *Le Loup*, *Micro loup*, *T'es où mère-grand ?* et *Pour faire le portrait d'un loup*).

*Pierre et le Loup*, de Suzie Templeton (Grande-Bretagne, Pologne, 2006, animation).

*Les enfants loups, Ame et Yuki*, de Mamoru Hosoda (Japon, 2012, animation, Studio Chizu).

*Promenons-nous avec les petits loups*, programme de 6 courts métrages, 2016.

*Un conte peut en cacher un autre*, de Jan Lachauer et Jakob Schuh (Grande-Bretagne, 2016, animation).

## BIBLIOGRAPHIE

### > Sur le film

Le livre du film : *La Vallée des loups, un homme au cœur du sauvage*, Textes de Jean-Michel Bertrand et photos de Bertrand Bodin, Préface d'Yves Paccalet, La Salamandre, 2017.

### > Sur le documentaire

Jean Breschand, *Le documentaire, l'autre face du cinéma*, Les Cahiers du cinéma, 2002.

Vincent Pinel, *Dictionnaire technique du cinéma*, Armand Colin, 2012.

Vincent Pinel, *Écoles, genres et mouvements au cinéma*, Larousse, 2000.

### > Sur la peur du loup

Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Hachette, 1998.

Geneviève Carbone, *La Peur du loup*. Gallimard, 1991.

Béatrice Copper-Royer, *Peur du loup, peur de tout*, « *Peurs, angoisses, phobies chez l'enfant et l'adolescent* », Albin Michel, 2003.

Serge Martin, *Les Contes à l'école*, Bertrand-Lacoste, 1997.

### > Sur les loups

Quelques exemples d'albums jeunesse autour du personnage du loup :

Muriel Bloch, *Le Loup et La Mésange*, Didier Jeunesse, 1998.

Claude Boujon, *L'apprenti loup*, L'école des loisirs, 1984.

Philippe Corentin, *Plouf*, L'école des loisirs, 2003.

Geoffroy de Pennart, *Le loup est revenu*, L'école des loisirs, 1994.

Geoffroy de Pennart, *Je suis revenu !*, L'école des loisirs, 2000.

Éric Pintus, *Faim de loup*, Didier Jeunesse, 2010.

Mario Ramos, *Histoires de loups*, petite anthologie comprenant notamment *C'est moi le plus fort* (2001), *Mon ballon* (2012), *Le plus malin* (2011) et *Le loup qui voulait être un mouton* (2008). L'école des loisirs, 2018.

Rascal, *Ami-Ami*, L'école des loisirs, 2002.

Tony Ross, *Le garçon qui criait « AU LOUP ! »*, Gallimard Jeunesse, 1985.

Grégoire Solotareff, *Le masque*, L'école des loisirs, 2001.

Grégoire Solotareff, *Loulou*. Paris, L'école des loisirs, 1989.

Grégoire Solotareff, *Loulou à l'école des loups*, L'école des loisirs, 2011.

Anais Vaugelade, *La Soupe au caillou*, L'école des loisirs, 2002.

## NOTES SUR L'AUTEUR

---

### Biographie



Tout a commencé au Studio des Ursulines ! C'est là que Nadège Roulet fait ses premiers pas dans l'éducation au cinéma et à l'image, en occupant le poste de médiatrice culturelle de 2005 à 2007. Mais ce ne sera que le début d'une longue aventure : de Paris à Phnom Penh, en passant par Nantes et la banlieue parisienne, Nadège cumule les casquettes de coordinatrice, programmatrice et animatrice pour partir à la rencontre de petits et grands cinéphiles et transmettre son amour du cinéma. De 2015 à 2018, elle travaille chez Benshi en tant que responsable éditoriale, et participe à la création du guide du cinéma pour les enfants.